

DU CHATEAU DU BOCK AU  
GIBRALTAR DU NORD



*Luxembourg et sa forteresse*

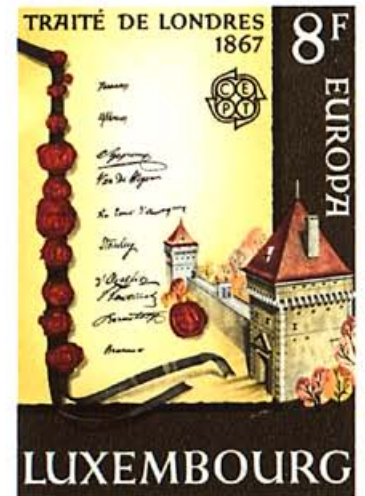
BANQUE  
DE LUXEMBOURG



**T**out récemment le Gouvernement a fait approuver par la Chambre des députés un «projet de loi relatif à la restauration et la mise en valeur de certaines parties de la forteresse de Luxembourg». Les discussions qui ont précédé et suivi ce vote, parfois très vives, prouvent le grand intérêt des Luxembourgeois et notamment des «Staater» (habitants nés dans la ville) pour leur forteresse ou plutôt pour ce qui en reste après que leurs arrière-grands-pères l'eurent démantelé avec entrain au lendemain du traité de Londres (1867). Les Luxembourgeois ont compris - et ils le doivent pour une part notable aux efforts tenaces du regretté Jean-Pierre Koltz - que la forteresse est une partie essentielle de leur mémoire collective et de leur patrimoine architectural.

La forteresse a non seulement donné son empreinte indélébile à la ville mais elle a encore, à des moments décisifs, pesé sur le devenir du pays. Depuis que la ville de Luxembourg a cessé d'être ville de résidence princière - à la mort du duc Wenceslas Ier en 1383 - elle risquait de tomber dans l'anonymat de la plupart des principautés qui se partageaient l'espace lotharingien. C'est la transformation d'une ville médiévale, comme il y en avait beaucoup, en une puissante forteresse, comme il y en avait peu, qui lui donnera une envergure européenne. Le nom de Luxembourg restera pendant de longs siècles attaché à l'actualité politico-militaire par le poids de sa forteresse. Certes, nos ancêtres n'ont pas toujours eu à s'en féliciter, notamment quand les bombes d'un assiégeant pleuvaient sur la ville - ce qui n'arrivait pas trop souvent - ou qu'il leur fallait loger chez eux des soldats - ce qui était de l'ordre du quotidien. Mais combien de fois les remparts de la forteresse ne leur procuraient-ils pas la sécurité en mettant la ville à l'abri des razzias de la soldatesque? Ce n'est pas pour rien que les grandes abbayes du pays possédaient un refuge dans la ville.

La présente étude se propose de suivre la genèse et l'évolution de la forteresse et d'en montrer l'importance pour la ville et le pays.





Le site de Luxembourg. Détail mettant en évidence son intérêt militaire.



Le comte Sigefroid en qui la mémoire collective des Luxembourgeois voit «le fondateur» du Luxembourg. (vitrail de la cathédrale de Luxembourg).

### UN CHOIX LOURD DE CONSEQUENCES

La ville de Luxembourg reste marquée par son site. Un puissant promontoire rocheux, surplombant une rivière qui l'entoure de trois côtés, était pour ainsi dire prédestiné à être fortifié. Aussi n'est-il pas étonnant que cet endroit ait retenu l'attention du comte Sigefroid qui était à la recherche d'un centre de gravité pour l'ensemble de son action politique. Au cours des années 950 il avait jeté son dévolu sur un endroit stratégique dans les Ardennes du côté de Bodeux, qui n'est pas sans ressemblance avec celui de Luxembourg. L'abbé de la grande abbaye voisine de Stavelot réussit toutefois à empêcher cette implantation en acquérant lui-même le site convoité. Un document d'époque dit que le comte s'était pourtant beaucoup dépensé (valde laborabat) pour arriver à ses fins.

Le futur site de Luxembourg n'est donc qu'un second choix. Il est le résultat de la rencontre entre des facteurs géographiques qui caractérisent l'emplacement et des considérations humaines qui inspirent Sigefroid. D'un côté un rocher placé dans une boucle de l'Alzette, longé par la route romaine allant de Reims à Trèves, et la proximité de l'eau (Alzette). De l'autre des intentions qu'en l'absence de sources précises nous ne pouvons

que prêter à Sigefroid : une volonté politique de rassemblement (de terres et d'hommes) et de domination (d'un espace). Il s'agit, sans aucun doute, d'un choix mûrement réfléchi. Et pourtant, les origines de Luxembourg se perdent quelque peu dans les brumes d'une documentation parcimonieuse et donc défailante. De nouvelles lectures, plus rigoureuses, de sources anciennes ainsi que des fouilles archéologiques toutes récentes permettent de mieux cerner les problèmes mais sans arriver à dissiper les brumes.

L'acquisition du site s'est faite sous la forme d'un acte d'échange entre le comte Sigefroid et l'abbaye bénédictine de St-Maximin à Trèves. La nouvelle donne de la recherche met doute jusqu'à la date sacro-sainte de 963. La transaction effective pourrait avoir eu lieu dès 959, peut-être en 960, avec une mise par écrit plus tard, en 963 p. ex. Peu importe en fin de compte, la date traditionnelle est profondément ancrée dans la mémoire collective des Luxembourgeois.

L'échange lui-même pose d'autres problèmes, ne serait-ce que par son déséquilibre apparent. Sigefroid apporte à l'abbaye un manse et demi de terres arables sises à Feulen (près d'Ettelbruck), ce qui fait 45 arpents, c'est-à-dire à peu près 12 ha. Ce n'est pas beaucoup surtout si l'on tient

compte de ce que Sigefroid obtient en retour: un terrain qui s'étend du lit de l'Alzette aux hauteurs du promontoire, jusqu'à un endroit précis, une palissade, qui se trouve devant le rempart d'un petit château fort (castellum).

Ce dernier a fait couler beaucoup d'encre. On verra un peu plus bas pourquoi. La plupart des historiens le placent non sur le promontoire rocheux lui-même - appelé Bock depuis la fin du Moyen Age - mais un peu plus haut, à l'emplacement de l'actuel marché-aux-poissons. Les historiens ne s'accordent guère sur ses origines. Pour les uns il s'agirait d'un fortin romain, du genre tour de guet, placé là pour surveiller la grande route romaine qui passe effectivement par l'emplacement de la future grand-rue avant de faire un crochet à la hauteur du marché-aux-poissons pour descendre vers la vallée du côté du Schëieslach et des Trois Tours et de passer l'Alzette en bas au Pafendall. Le tracé tourmenté de la route est imposé justement par l'obstacle que représente le rocher du Bock et suit la pente la moins raide pour arriver dans la vallée. D'autres historiens ont préféré voir dans ce «castellum» une construction datant de l'époque franque. D'autres encore plaident pour une construction par les moines de l'abbaye de St-Maximin elle-même afin de protéger la

population des environs - l'abbaye possédait des terres à Weimerskirch - contre les incursions hongroises.

Dans cette dernière hypothèse la construction daterait de la première moitié du Xe siècle. Les historiens sont encore en désaccord sur l'état du «castellum»: ruine pour les uns, compte tenu des longs siècles qui séparent la construction de l'acte d'échange; fortin en état de fonctionnement pour les autres.

Comment trancher valablement entre ces thèses qui ne s'excluent d'ailleurs pas totalement, car un même site et une même construction ont pu subir des transformations au cours des âges et servir à des fins diverses? Et voila que des fouilles archéologiques encore toutes chaudes (Jeannot Metzler et Johny Zimmer) apportent une lumière nouvelle et peut-être un début de solution. Elles permettent en tout cas d'affirmer - trouvailles à l'appui - qu'au IVe et dans la première moitié du Ve siècle un fortin romain a existé sur le Bock et non pas au marché-aux-poissons.

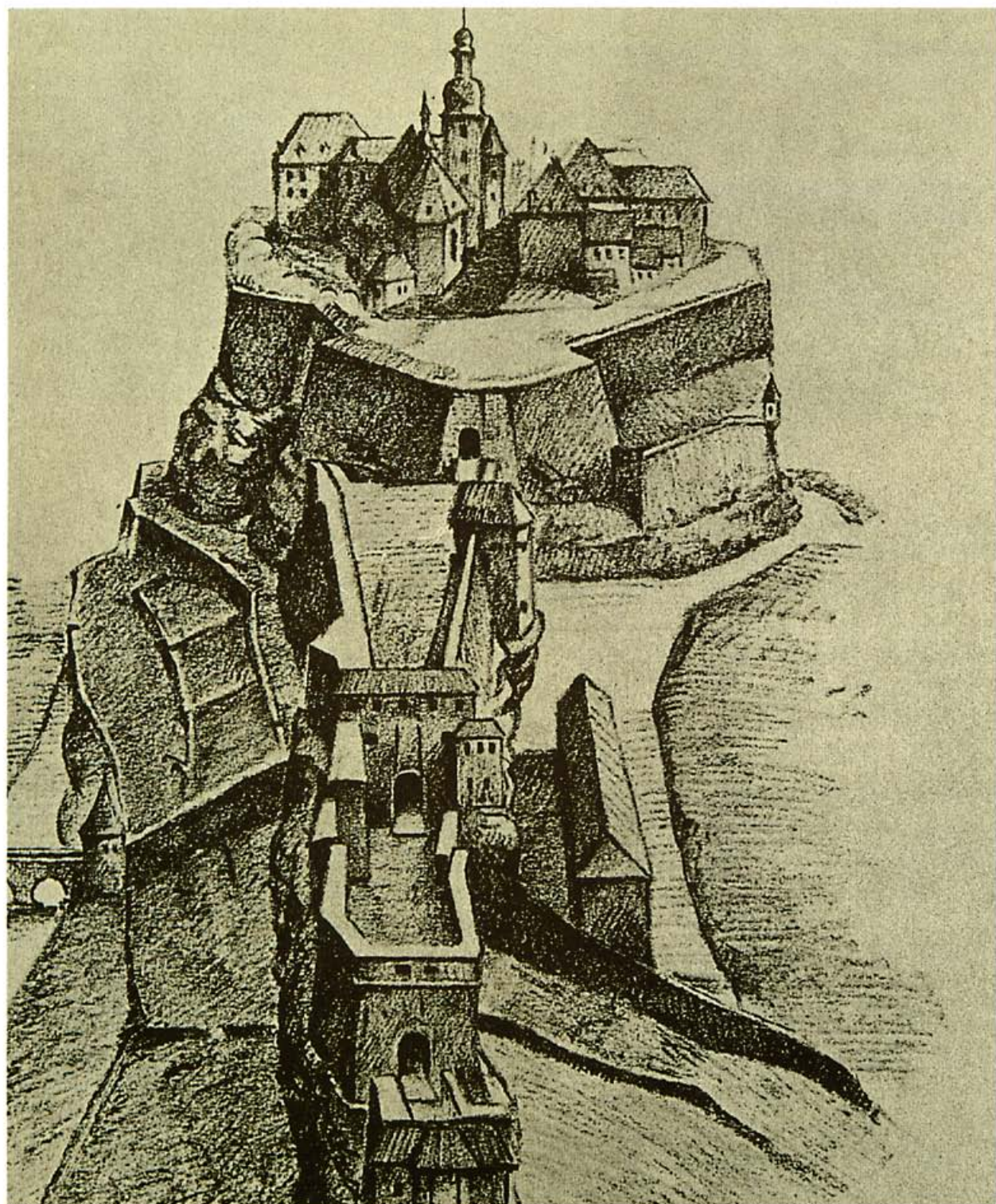
Quoi qu'il en soit, un fil rouge traverse les siècles - à condition d'admettre une certaine ancienneté: les caractéristiques et les finalités militaires de l'endroit. L'existence du «castellum» montre l'intérêt stratégique du site, du moment qu'il est fortifié. Sur neuf cents ans il jouera son rôle de forteresse



Le château de Sigefroid d'après un tableau de Michel Engels (1851-1901) selon les conceptions romantiques de l'époque.



Le Bock, emplacement du château des comtes de Luxembourg, cœur de la ville fortifiée. Différentes vues après la destruction du château au milieu du XVIe siècle.



jusqu'à ce que Bismarck le traite, en 1867, de « bicoque » et accepte en conséquence de le voir démantelé. A première vue on pourrait être surpris de la vigueur des débats historiques autour de l'acte d'échange de 963, débats amplement nourris par le silence des sources. L'explication tient en trois mots : le fortin (castellum) porte un nom, Luxembourg (quod dicitur Lucilinburhuc). Voilà que notre nom apparaît à la lumière de l'histoire ! Il donne d'abord une identité au site acquis par Sigefroid. Le nom s'étendra ensuite au château fort (castrum) que Sigefroid se fait assez rapidement construire sur le promontoire rocheux du Bock. Oh, il ne faut pas s'imaginer une importante construction en pierre telle qu'au XIXe siècle les historiens Luxembourgeois, sous l'impulsion de conceptions romantiques, l'ont représentée. Pour ce dernier tiers du Xe siècle il s'agissait sans doute d'une construction en bois, placée sur un soubassement en pierre. Une enceinte, elle aussi au départ sans doute un simple rempart en terre surmonté d'une palissade, ceignait non seulement le château mais encore un espace assez large qui, compte tenu de la configuration, ne pouvait se situer que vers l'Ouest (actuel marché-aux-poissons). L'historiographie traditionnelle parle de la première d'une série de trois enceintes qui entouraient la

ville médiévale. La recherche actuelle lui conteste ce titre qui ne correspondrait guère à sa nature et prêterait à Sigefroid un projet de création urbaine qu'il n'avait sans doute pas. Par commodité et dans le souci d'éviter des confusions, on retiendra ici la numérotation traditionnelle (trois enceintes). Comment qualifier cet espace à l'intérieur de la première enceinte et que les historiens estiment à un hectare et demi ? Agglomération fortifiée ? Terme sans doute trop évocateur pour les quelques bâtiments dépendant du château. On peut y voir un noyau préurbain. Le château donnera ensuite son nom à la ville qui se formera autour de lui et cette dernière le transmettra au pays qui, à son tour, se développera tout autour. Il y a là une cascade identitaire hors du commun qui prend évidemment beaucoup de temps pour se mettre en place. Les Luxembourgeois des XIXe et XXe siècles y voient un processus logique, pour ainsi dire téléologique, épithète savante pour dire qu'ils y découvrent une finalité de l'histoire. Pas étonnant qu'ils aient fait de la date de 963 un véritable mythe fondateur. Les choses sont évidemment beaucoup plus compliquées. Sigefroid était comte mais pas encore comte de Luxembourg. La lente prise de conscience se lit bien à travers les sceaux. Les premiers successeurs de Sigefroid s'intitulent



Rue Large (Breedewe) avec passage de la deuxième enceinte que la tradition place au milieu du XIe siècle et la recherche récente un siècle plus tard.

Le Bock, emplacement du château des comtes de Luxembourg, cœur de la ville fortifiée (dessin de J.-P. Ker, 1900 - 1951).

comtes du château de Luxembourg (comes de castello Lucelenburc). Conrad Ier (1059-1086) est le premier à s'appeler comte de Luxembourg. On peut donc dire qu'en quelque façon la ville de Luxembourg a tenu le pays sur les fonts baptismaux. L'histoire fournit de nombreux exemples de l'effet centripète de la ville. Retenons en trois, relevant tous du domaine de la culture (au sens large).

s'adressait à ceux qui habitaient à l'intérieur de l'enceinte et sans doute aussi à ceux qui habitaient en dehors, notamment en bas du château, le long de l'Alzette. La vocation future de Luxembourg comme centre religieux s'esquisse donc. Cette église, placée sous l'invocation du Saint-Sauveur, se trouvait plus que probablement à l'endroit de l'actuelle église St-Michel. Un siècle plus tard, en 1083, le comte



Ruines du château de Luxembourg vers 1615-1650 (d'après un dessin d'Antoine Stevens, inséré dans le manuscrit «Luxemburgum Romanum» d'Alexandre Wiltheim S.J. (1604-1684).

### UNE FONCTION DE RASSEMBLEMENT

En 987, c'est-à-dire 24 années après l'acquisition du Bock, Sigefroid fait consacrer par l'archevêque de Trèves, une église située à l'intérieur de l'enceinte castrale (ecclesia in castro Lucilenburco). Le lendemain est consacrée une chapelle (in eodem castro), sans doute destinée au comte et à sa famille. Il s'ensuit que l'église

Conrad Ier fonde l'abbaye de Mënster (Notre-Dame de Luxembourg), près du château (plateau d'Almënster). L'importance de cet établissement est considérable même s'il n'a pas répondu à tous les espoirs placés en lui. Ainsi il ne deviendra pas le panthéon de la maison de Luxembourg. Faute de nécropole, Sigefroid et ses premiers descendants s'étaient fait enterrer à St-Maximin à Trèves. Le comte



Conrad Ier, fondateur de l'abbaye, est le premier à y trouver son dernier repos. D'autres comtes de Luxembourg suivront cet exemple, notamment Jean l'Aveugle. Mais il y a des exceptions de taille : Ermesinde est enterrée dans l'abbaye de Clairefontaine et le duc Wenceslas dans celle d'Orval. Mënster n'est pas devenue le lieu de mémoire de la lignée des Luxembourg.

Un mécanisme centralisateur - le mot est trop moderne mais la langue ne peut rendre toutes les nuances de la réalité historique mouvante - se met en marche. Un fait précis pour l'illustrer. Des villages luxembourgeois se situant dans un espace allant de Mersch à Schiffange et de Mamer à Oetrange, avaient l'habitude de se rendre annuellement à Trèves en procession votive. En 1128, le pape confirme - l'acte d'origine est donc antérieur - le transfert de cette procession au bénéfice de l'abbaye de Mënster.

Plus tard, à partir du dernier quart du XVIIe siècle, le culte de Notre-Dame de Luxembourg, vénérée sous le vocable de Consolatrice des Affligés, fait de Luxembourg un foyer d'attraction qui agit bien plus loin et rayonne jusqu'au fin - fond du duché. La ville a donc pu assurer le rôle d'un centre religieux alors même qu'elle n'est devenue siège épiscopal (vicariat ou évêché) qu'à partir de 1841/1870.

L'abbaye de Mënster est flanquée d'une école savante dite école latine où seront formées les élites du pays. Par la suite (XVIIe siècle) ce seront les pères jésuites qui assumeront cette tâche. Cette école finit également par offrir un enseignement de l'allemand et du français. C'est là un point capital car depuis le milieu du XIIe siècle le Luxembourg est devenu un pays bilingue, comprenant à côté du quartier germanique dans lequel se trouve la capitale, un quartier francophone. Les organes ayant compétence pour l'ensemble de la principauté (Conseil du Prince, Etats) se sont établis, en toute logique, dans la capitale mais emploient le français. C'est que dès la fin du Moyen Age, sous l'impulsion des ducs de Bourgogne, le français, favorisé par des princes tels Henri VII, Jean l'Aveugle ou Wenceslas, s'impose de plus en plus comme la langue de la haute administration. Constatation plus étonnante, le français est également utilisé par le Magistrat (Conseil municipal) de la ville de Luxembourg, pourtant située en territoire germanophone. L'emploi simultané des deux langues dans la capitale, le français et l'allemand, accentue la fonction de Luxembourg comme capitale mais aussi comme pompe aspirante et foyer d'intégration. Voilà un ensemble de facteurs de nature culturelle et spirituelle qui soulignent le



Fouilles archéologiques, à l'emplacement même du château de Luxembourg, entreprises à l'occasion de travaux routiers (août 1992).

rôle de rassemblement de Luxembourg et lui assignent le rôle d'un centre. Ce n'est pourtant pas par cette voie-là que la ville se profilera sur le plan international mais par son rôle de ville-forteresse et cela jusqu'en 1867. Ensuite, pendant plus de trois quarts de siècle, l'image de Luxembourg est devenue plus floue. Son relief s'est pour ainsi dire aplati. Ce n'est qu'à partir de 1950 qu'elle a acquis de nouveau un profil plus net, à la fois comme siège européen et comme place bancaire. La ville a gagné au change mais n'oublions pas que pendant plus de quatre siècles, (de la fin du Moyen Age au traité de Londres (1867), Luxembourg est surtout connue comme forteresse.

### UNE VILLE FORTIFIEE

Le bourg - on serait tenté de parler d'un hameau tant il est modeste au départ - qui s'est formé autour du château (en réalité il se place plutôt à l'ouest de la demeure comtale) était donc protégé par une enceinte. Il s'est développé au point qu'il a fallu agrandir le périmètre. L'historiographie traditionnelle place la construction de cette deuxième enceinte au milieu du XIe siècle alors que la recherche actuelle (M. Margue et M. Pauly) la repousse vers le XIIIe. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle enceinte est construite en pierre. Sa hauteur est de huit à dix mètres et elle comprend douze



Troisième enceinte: fortifications du plateau de la Rum dans la vision du peintre Michel Engels (1851-1901).

Plan de la ville de Luxembourg figurant dans la «Description de tous les Pays-Bas» de L. Guicciardini, publié pour la première fois en 1581. Sur cet extrait on reconnaît encore des restes (murs et tours) de la deuxième enceinte (probablement milieu du XIIe siècle).



tours et portes. Cette fois-ci il s'agit d'un véritable rempart. On peut très bien sur un plan actuel de la ville suivre son tracé : marché-aux-herbes, rue du fossé - um Gruéf, nom qui perpétue le souvenir - et rue du Nord. C'est vers l'Ouest que Luxembourg doit se prémunir, c'est là qu'il faut barrer l'accès par des ouvrages fortifiés. De tous les autres côtés la nature assure, par une vallée profonde surplombée de rochers abruptes, la sécurité. Parfois il faut ponctuellement la compléter, comme p.ex. en haut du Breedewé (rue large) par une tour-porte dont certains restes subsistent jusqu'à nos jours. En tout et pour tout la surface urbaine après cet élargissement est de cinq hectares environ. Par le Breedewé on descendait vers le Gronn qui ne faisait donc pas (encore) partie de l'espace citadin mais où vivait, le long de l'Alzette, un peuple d'artisans.

L'état du commerce peut être un bon baromètre de l'essor urbain. Dans le périmètre de la première enceinte apparaît un premier marché, placé devant l'église Saint-Michel. Dans la première moitié du XIIe siècle un deuxième marché (novum forum) s'est formé près d'une église qui porte le nom du saint patron des marchands, St-Nicolas (actuel marché-aux-herbes). L'existence d'une deuxième église est elle aussi une preuve de l'expansion.



Les tours de la troisième enceinte, Plateau de la Rum (dessin de J.-P. Gleis, 1889-1965).

Selon une terminologie économique du XXe siècle, Luxembourg «décolle» (take off) et commence à prendre un caractère urbain. L'octroi d'une lettre de franchise (1244) par la comtesse Ermesinde atteste l'existence d'une administration municipale en règle que les bourgeois prennent désormais largement en main.

Au début du XIVe siècle - à l'époque du comte Henri VII, élu empereur - la ville pouvait bien compter 5000 habitants, ce qui en fait, selon les critères de l'époque, une ville moyenne. Des habitants se sont établis au-delà du mur d'enceinte. Un deuxième élargissement s'impose. Les responsables de l'époque ont vu grand. L'espace urbain passe de 5 à près de 23 hectares. Cette fois-ci il s'agit de travaux d'envergure. Aussi les travaux, commencés sous le règne de Jean l'Aveugle, s'étirent-ils jusqu'à Wenceslas II, roi de Bohême et duc de Luxembourg, à la fin du siècle.

Les historiens estiment que les travaux ont duré de 1325 à 1398.

L'enceinte en direction de l'Ouest est poussée jusqu'à la hauteur du boulevard royal d'aujourd'hui et a une longueur de 1855 mètres. De larges et profonds fossés sont creusés au pied des remparts, souvent dans le rocher. L'ampleur de l'entreprise et la faiblesse des moyens expliquent la durée des travaux de fortification. La ville n'avait

pas les moyens propres pour subvenir à tous les frais. Elle devait donc se tourner vers le souverain, c'est-à-dire Jean l'Aveugle. Ce dernier à évidemment intérêt à ce que la ville s'étende mais aussi à ce qu'elle puisse se défendre. C'est pourquoi il accorde au magistrat les revenus de certains impôts. Wenceslas Ier, le «gentil duc», qui règne de 1352 à 1383, introduit un nouvel impôt sur le vin et en laisse la jouissance à la ville. C'est sans doute à partir de ce moment-là que les travaux s'accélérent.

Au tournant des années 1380-1390 la bourgeoisie se lance dans une autre grande entreprise, l'insertion de la basse ville ou plutôt d'une partie, le Gronn, dans la fortification. C'est au bas du château que s'était établie toute une population laborieuse alors que la bourgeoisie commerçante préférait la ville haute. A partir du rocher du Bock un mur traverse la vallée en enjambant l'Alzette jusqu'au plateau de la Rum, puis longe ce dernier sur le versant Est, redescend vers la vallée, traverse l'Alzette de nouveau en direction des hauteurs du Verluerekascht et de là passe la Pétrusse pour rejoindre le bas de la ville à la hauteur du Kanounenhiwel. Le Pafendall, par contre, pour des raisons qui nous échappent n'est pas compris à ce moment-là dans le périmètre fortifié. Des portions importantes de ces



Mur et pont de Wenceslas (fin du XIVe siècle) intégrant la basse ville du Gronn dans le périmètre fortifié.

Premier plan de la ville de Luxembourg par Jacques Deventer (vers 1560). Il en ressort qu'au milieu du XVIe siècle, la ville n'était pas encore parvenue à remplir l'espace embrassé par la troisième enceinte (XIVe siècle).

# Luczenburg



Dominica  
predicarū

fortifications du XIVe siècle subsistent : les Trois Tours, le mur de Wenceslas (Wenzelsmauer avec le Stierchen), les tours de la Rum etc. D'importants travaux de restauration sont en cours pour rendre au mur de Wenceslas son aspect d'autrefois.

L'agrandissement du périmètre de la ville par l'inclusion du Gronn et de la Rum entraîne à son tour des travaux de grande envergure qui traînent de la fin du XIVe siècle au milieu du XVIe. A beaucoup d'égards la ville ressemble sur son pourtour à un chantier

permanent. Les entrepreneurs de l'époque n'ont pas dû s'en plaindre. Avec la mise en place de la troisième enceinte, l'expansion de Luxembourg marque le pas pour de longs siècles. Les Luxembourgeois du XIVe siècle avaient vu grand, trop grand peut-être. Au moment même où ils repoussent les murs de leur ville vers l'Ouest, la crise vient de l'Est. Le Moyen Age se termine par une longue phase de crise (phase B), entraînant une stagnation économique et un recul démographique.

Le Luxembourg n'y échappe pas. Le premier plan de la ville, dessiné vers 1560 par le cartographe Jacques Deventer, gravé en 1581 à Cologne et reproduit maintes fois, est révélateur. Au milieu du XVIe siècle il y avait encore à l'intérieur de l'enceinte de larges espaces non construits, laissant la place à des champs et des prairies.

L'espace finira par se remplir d'habitations, qui se heurteront à l'enceinte du XIVe siècle. Pourquoi n'arrivent-elles pas à la dépasser ? C'est que Luxembourg est devenue entre-temps une forteresse. Devant l'enceinte qui a dû s'effacer, de grands bastions ont été construits qu'il n'est pas question de repousser vers l'Ouest. Les hauteurs environnantes se sont couvertes de forts impressionnants. La ville est devenue la prisonnière de sa forteresse.

#### LES PREMIERES EPREUVES

Revenons à la ville fortifiée à la fin du XIVe siècle. Un réseau de murs crénelés, de tours, de poternes et de portes marque la silhouette de la ville. La garde du château incombe aux hommes du comte. Les bourgeois sont rapidement appelés à participer à celle de la ville. La charte d'affranchissement (1244) énumère en détail les obligations qu'ils doivent à l'appel du seigneur : ils participent aux expéditions (ibunt ad expeditionem domini), les riches à cheval, les autres à pied. Selon leurs moyens ils portent une armure ou une simple cotte de mailles (wambasium) avec casque et lance. Les bourgeois participent à la garde des murs par le biais des corporations. Le périmètre des fortifications est divisé en sept portions dont la surveillance est confiée à un échevin de la ville.

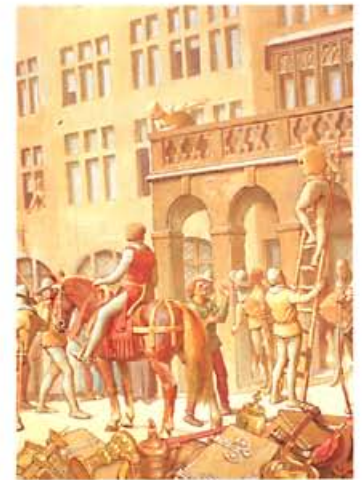


Petites tours dites «espagnoles».

Jusqu'à là la ville n'a pas encore eu à soutenir un siège en règle. La première moitié du XV<sup>e</sup> siècle sera une période de grands troubles. Pressé par des besoins d'argent, Wenceslas II avait engagé en 1388 son duché de Luxembourg à son cousin Josse de Moravie. L'engagère finit par tomber entre des mains étrangères (Louis d'Orléans, Antoine de Bourgogne, Philippe le Bon). Souverains engagistes et souverains légaux (maison de Luxembourg) s'opposent et excitent les Luxembourgeois les uns contre les autres. Des bandes rivales pillent le pays. Un historien n'hésite pas à dire que «le Luxembourg était devenu un repaire de brigands». Les bourgeois de Luxembourg se sentent, certes, en sécurité derrière leurs remparts. Mais pourraient-ils résister à un coup de force bien préparé ?

En 1441, le puissant duc de Bourgogne, Philippe le Bon, acquiert l'engagère du duché et ne lâchera plus sa proie. Luxembourg est un maillon indispensable entre les principautés du Sud (Bourgogne, Franche-Comté) et celles du Nord (Flandre, Brabant, Limbourg etc.). Les bourgeois de la ville prennent fait et cause pour l'héritier du souverain légal (l'empereur Sigismond), Guillaume de Saxe. Pour sauvegarder les droits de ce dernier, un détachement saxon vient s'installer à Luxembourg.

Plutôt que de se lancer dans un siège long et dur - la mauvaise saison approche - Philippe tente sa chance par un coup de main. Dans la nuit du 21 au 22 novembre 1443 des «commandos» bourguignons passant par la vallée de la Pétrusse arrivent au pied des remparts sans être vus et escaladent le mur à un endroit mal gardé. Ils ouvrent la porte des juifs (carrefour du boulevard royal et de la grand-rue) par laquelle le gros de la troupe s'engouffre dans la ville. Celle-ci est livrée au pillage. Les Saxons, retirés sur le Bock, sans espoir de secours, capitulent au bout de vingt jours. C'est la première prise de la ville. Ce sont moins les fortifications qui sont en cause que les négligences de la garde. L'apparition des armes à feu au XIV<sup>e</sup> siècle entraîne à plus ou moins longue échéance une évolution des règles de la guerre. Les chevaliers perdent leur suprématie face aux fantassins et les remparts deviennent vulnérables. La ville de Luxembourg acquiert assez tôt des canons - des couleuvrines comme on les appelait alors - mais éprouve quelque mal à les entretenir en temps de paix. En 1388, la ville paie un sou à une femme de charge «van 1 busten (Büchse) ze weschen, dy im drecke gelegen» (pour laver un canon qui traînait dans la saleté). Les armes à feu mettent du temps à devenir efficaces.



La prise de Luxembourg par les Bourguignons (1443). Partage du butin (aquarelle de P. Blanc, 1872-1946).



Le bastion Louis surplombant la vallée de la Pétrusse.

L'importance stratégique de Luxembourg est fonction de la situation politique. La mort de Charles le Téméraire (1477) crée des tensions immédiates car le roi de France essaye de profiter des difficultés de sa fille Marie de Bourgogne pour s'étendre vers l'Est. Sur ordre de Louis XI, Charles d'Amboise essaye en 1480 de prendre la ville par surprise mais échoue. Des désaccords dans le camp de Maximilien d'Autriche, mari de Marie de Bourgogne, obligent le gouverneur du duché, Christophe de Bade, à devoir disputer la ville à un dissident, Jean de Domarien. Il arrive à s'emparer de la ville mais son adversaire se retire au Bock où le château est abondamment pourvu en vivres. Christophe met des canons en place sur... le marché-aux-poissons et bombarde le château (1489). A si courte distance le feu est meurtrier et au bout de trois jours la garnison capitule. Premier siège où les armes à feu forcent la décision.

Avec la fin du XV<sup>e</sup> siècle la situation de la ville change fondamentalement. Deux facteurs pèsent sur son avenir. D'abord le réveil de la royauté française qui se lance dans une vigoureuse poussée vers l'Est; ensuite le passage de l'espace des Pays-Bas entre les mains des Habsbourg. Toutes les conditions sont réunies pour que Valois et Habsbourg se livrent un duel

acharné dont Luxembourg fera les frais. Luxembourg était une ville fortifiée, elle deviendra une forteresse. Dans cette partie d'échecs politico-militaire la ville de Luxembourg, par sa forteresse, devient un pion capital.

### DE LA VILLE FORTIFIEE A LA FORTERESSE

Deux facteurs vont se conjuguer pour bouleverser la situation et donner à la ville de Luxembourg une importance qu'elle n'avait pas jusque-là.

1- Le renforcement du pouvoir royal en France à partir du moment où la royauté réussit à surmonter la grave crise de la guerre de Cent Ans. Après avoir chassé les Anglais du sol français les rois consolident leur pouvoir. Les frontières du royaume sont cependant toujours celles issues du partage de Verdun (843). La France n'a donc pas profité de la dislocation de la Lotharingie. Ayant repris ses forces la royauté française se lance donc, pour ainsi dire en toute logique - géopolitique oblige - dans une poussée vers l'Est (en direction du Rhin) et le Nord-Est (en direction des Pays-Bas). Il est trop tôt pour parler de «pré carré», mais les visées de la France sont claires: repousser les bornes de la France et mettre à l'abri une capitale trop exposée au Nord-Est. Peu à peu, la diplomatie française passe



d'une préoccupation défensive (création de glacis protecteurs) à des intentions plus offensives, et finit par revendiquer ouvertement des «frontières naturelles». Sur son chemin la France se heurte à un obstacle de taille, les Pays-Bas.

2- Le rêve d'une «grande Bourgogne» s'étendant du Jura aux côtes de la Frise s'évanouit à la mort de Charles le Téméraire (1477). Le roi de France Louis XI, toujours à l'affût, en profite pour s'emparer de la Bourgogne ducal (Dijon) mais la fille du Téméraire, Marie de Bourgogne, réussit à sauver l'essentiel du patrimoine en épousant Maximilien d'Autriche. Dans l'héritage les dix-sept provinces forment un ensemble assez cohérent sous le nom de Pays-Bas. Par Philippe le Beau ils passent à Charles-Quint. Pendant près de trois siècles ils restent entre les mains des Habsbourg, ceux d'Espagne d'abord, ceux d'Autriche ensuite (à partir de 1714). Cette maison prestigieuse monte la garde sur la frontière occidentale de l'Empire, plus efficacement sur les frontières des Pays-Bas où elle défend un patrimoine familial, que sur celles de la Lorraine et de l'Alsace où elle flanche plus facilement.

Le XVIe, le XVIIe et, dans une moindre mesure, le XVIIIe siècle retentissent du cliquetis des armes dans ce long duel entre Valois et Bourbons d'un côté,

Habsbourg de l'autre. De par leur place géographique les Pays-Bas sont destinés à devenir un des champs de bataille privilégiés sur lesquels ces dynasties rivales s'affrontent pour l'hégémonie en Europe.

Le duché de Luxembourg est la province la plus méridionale des Pays-Bas. En direction du Nord il joue au gardien des Ardennes qui, (avant mai 1940) n'invitent guère au passage des armées. Il contrôle à la fois l'accès de la Moselle moyenne (Trèves) et du Rhin et l'accès de la France par la Lorraine et le Barrois. Dans les deux cas la forteresse de Luxembourg occupe une position stratégique essentielle. Pour les Habsbourg le Luxembourg remplit la fonction d'un verrou, pour les Valois il est une ouverture sur les terres allemandes.

L'attrait du duché de Luxembourg pour la France ne réside pas dans la richesse de sa production mais dans l'intérêt militaire de sa capitale. Celui-ci est encore rehaussé par deux forteresses plus petites, Thionville et Montmédy. Voilà un triangle défensif qu'une France expansionniste devra faire sauter. La prise de possession (1552) des Trois Evêchés (Metz, Toul, Verdun) lui fournit une bonne base de départ.

Le Luxembourg est directement impliqué dans les quatre guerres entre Charles-Quint et François Ier.

La quatrième l'affecte plus



particulièrement. Début 1541, l'empereur en personne vient inspecter les fortifications de la ville. Fin août 1542, les troupes françaises s'installent devant Luxembourg. Elles mettent leurs canons en place sur les hauteurs du Verluerekascht et bombardent le cœur de la ville (le château et le marché-aux-poissons). Mieux inspirées, elles déplacent leurs canons vers le côté

de plus, à la suite d'un bombardement intense sur le même front Ouest, obligent les impériaux à capituler.

François Ier en personne vient inspecter sa nouvelle conquête.

De novembre 1543 à janvier 1544 les soldats de Charles-Quint sont de retour et essayent de s'emparer de la ville à partir de Clausen. Le château du Bock, dont Sigefroid avait commencé

la construction, le berceau de Luxembourg, est partiellement détruit mais les fortifications tiennent bon.

Les impériaux se retirent mais bloquent la ville à distance. Affamée, la garnison française demande un armistice en juin 1544 à l'approche d'une nouvelle armée impériale.

La ville a beaucoup souffert au cours de ces années 1542-1544, notamment le château comtal, l'abbaye de Mënster et l'église St-Michel. Les remparts sont dans un état lamentable. L'heure de vérité sonne pour la ville : en trois ans elle a subi cinq sièges et est tombée quatre fois. Quelles conséquences fallait-il en tirer ?

Des experts avaient conseillé à François Ier de faire raser les fortifications, compte tenu des sommes énormes que nécessiteraient les travaux indispensables à la sécurité de la ville.

Lors de sa visite le roi de France tranche dans l'autre sens et fait commencer de nouveaux travaux destinés à faire de Luxembourg une



Scène de guerre devant les remparts de la ville.  
(Extrait d'une gravure de Hooghe & Visscher, 1684).

Ouest et canonnent les remparts entre la porte des juifs (carrefour bd royal et grand-rue) et le bastion Josse (carrefour bd royal et bd Roosevelt). L'effet est tel que la garnison capitule au bout de deux jours. Les Français ne se maintiennent toutefois pas et se retirent à l'approche d'une armée impériale de dégagement. Ils reviennent l'année suivante (septembre 1543) et, une fois

forteresse en règle. La décision finale appartient à Charles-Quint qui opte pour la même solution. Tant le roi que l'empereur s'inspirent de nouvelles techniques militaires, développées par des architectes et des ingénieurs italiens, adaptées aux nécessités locales par des experts flamands (néerlandais). Les tours, tant prisées au Moyen-Age, perdent de leur intérêt et sont pour la plupart rasées à la hauteur des murs. Des plates-formes surplombant ces derniers les remplacent. Des bastions dépassant les murs et placés en coin doivent permettre une visibilité et des tirs tous azimuts selon un schéma polygonal. Avant tout, les travaux de fortification ne doivent plus se faire au coup par coup mais selon un plan d'ensemble.

Des travaux de très grande envergure, décisifs pour l'avenir de la ville, sont entrepris au cours des années 1540-1550. Un bastion est mis en place près du château qui, de ce fait, est condamné à plus ou moins brève échéance. Il est effectivement démoli au cours des années 1555-1556. Le Moyen-Age cède la place aux Temps modernes. Désormais c'est la forteresse qui déterminera la fonction et la silhouette de la ville. De gros travaux sont effectués sur le front ouest, s'étendant du bastion Josse (intersection bd Roosevelt et bd royal) au bastion Marie (coin rue des bains et

rue Amélie). Les remparts du côté du Lampertsbiert et jusqu'aux Trois Tours sont renforcés.

Les guerres religieuses déchirent les Pays-Bas dans la seconde moitié du XVIe siècle et finissent par entraîner leur scission : Provinces Unies (protestantes) au Nord, Pays-Bas (catholiques) au Sud. Le duché de Luxembourg s'est tenu à l'écart de ces



lutttes et n'en souffre qu'indirectement : passage de mercenaires espagnols et surtout incursions de «partis hollandais», groupes de maraudeurs qui, en des razzias hardies, pénètrent profondément dans le pays. De petites villes comme Saint-Hubert, Arlon, Echternach sont pillées par ces bandes qui se présentent même à deux reprises devant les remparts de la capitale.

Des milliers de paysans sont réquisitionnés pour les travaux du siège (extrait du tableau de Van der Meulen).

Les bourgeois de la ville ont dû se féliciter de vivre à l'abri de leurs imposantes fortifications, mais les villages des environs, Eich, Weimerskirch et Walferdange sont ravagés par ces pillards.

Le roi de France Henri IV profite des circonstances pour reprendre la poussée française. En 1597, une armée française essaye de prendre Luxembourg par surprise et n'échoue qu'à la dernière minute.

Avec la guerre de Trente Ans (1618-1648) commence une nouvelle série d'épreuves car, de par sa position géopolitique, le pays a peu de chances d'échapper à cette guerre européenne.

Les travaux de fortification reprennent mais traînent en longueur à cause du manque d'argent des autorités espagnoles. Il est vrai qu'au début le pays échappe aux hostilités directes mais la population souffre terriblement des exactions des troupes impériales, souvent des soudards sans égards pour la population civile. Une fois de plus les citadins à l'abri des remparts s'en tirent mieux que les pauvres paysans, livrés sans défense au bon vouloir de la soldatesque.

La situation change avec l'entrée en guerre de la France en 1635. Elle entend contrecarrer une victoire des Habsbourg qui semble se dessiner. Du coup le duché devient théâtre de guerre. Les troupes françaises se gardent

toutefois d'attaquer la ville de Luxembourg de front mais essayent d'affaiblir le dispositif militaire espagnol en s'emparant des forteresses de Thionville (1643) et de Montmédy (1657). Français et Espagnols avaient en effet continué la lutte après la conclusion des traités de Westphalie (1648) et ne feront la paix qu'en 1659. Le traité des Pyrénées cède à la France tout le Sud du Luxembourg avec notamment les localités de Thionville, Damvillers, Montmédy et Ivois.

Le dispositif militaire espagnol est démantelé. La forteresse de Luxembourg est désormais en première ligne.

Les autorités espagnoles reprennent avec un nouvel élan les travaux de fortification. Déjà depuis 1635 certains progrès avaient été réalisés : p.ex. construction des bastions Piémont (ambassade de Grande-Bretagne) et Beck (rue de l'Athénée) qui permettent de dominer la vallée de la Pétrusse. Mais le gros des travaux se place après 1671. Le comte de Monterey, gouverneur-général des Pays-Bas, qui vient cette année en inspection à Luxembourg donne l'impulsion et les moyens financiers. Il charge des travaux le général Louvigny, expert en génie militaire. Avec une énergie brutale ce dernier lance un ambitieux programme que seules les carences de l'administration espagnole empêchent d'aller jusqu'au bout. Du côté Ouest



Les travaux de fortification :  
marque de tâcheron.

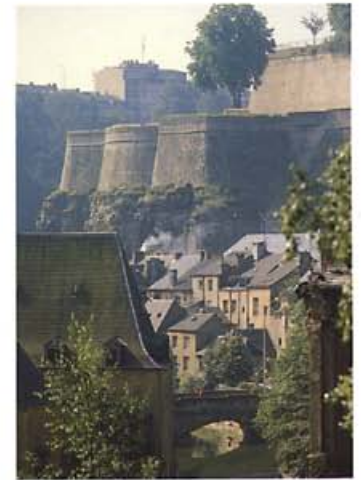
il fait construire la redoute Louvigny (studios de la CLT), du côté Nord (Limpertsberg) les redoutes Marie (avenue Amélie) et Berlaimont (Badanstalt). Les fortifications de la Rum sont renforcées par un réduit. Des ravelins (ouvrages fortifiés en demi-lune) et des redoutes (ouvrages avancés isolés) renforcent certains bastions plus particulièrement exposés. Des abris sont creusés sous certaines redoutes. Ce sont, au fond, les premières casemates. En même temps Louvigny fait construire les premières casernes l'une derrière le bastion Berlaimont (place des bains), l'autre derrière le bastion Josse (piquet). Jusque-là les soldats étaient tout simplement logés chez l'habitant.

Un mot pour esquisser quelques conséquences de ces travaux sur la ville elle-même et ses problèmes d'urbanisme. On l'a vu plus haut, le plan Deventer (vers 1560) montre bien que l'espace compris par la troisième enceinte était loin d'être urbanisé dans son ensemble. En 1554, un incendie que l'explosion d'un magasin à poudre - logé dans les combles de l'église des Franciscains (Knuedler) - transforme en catastrophe, détruit une grande partie de la ville haute. Les autorités en profitent pour élargir et aligner les rues avant les travaux de reconstruction. Le profil de la grand-rue date de cette époque. De nouvelles rues sont tracées, telles

la rue Philippe (en l'honneur du roi d'Espagne Philippe II) ou la rue nouvelle (actuelle rue du curé). Luxembourg qui est par ses origines une ville du Moyen Age, aura dans la ville haute un plan de rues remarquablement géométrique, caractéristique de villes nées ou remodelées à l'époque de la Renaissance. On retrouve des restes de l'ancien dédale des étroites et sinueuses ruelles moyenâgeuses derrière le palais grand-ducal (p.ex. rue de l'eau ou rue de la loge).

Quatre-vingts ans plus tard, c'est le pouvoir qui impose une seconde série de transformations urbaines. Pour des raisons militaires, le roi d'Espagne fait démolir en 1671 une centaine de maisons dans la ville basse (au Gronn et dans la montée du Pafendal) qui, depuis les origines, a toujours été le quartier le plus peuplé: «de mettre notre dite ville de Luxembourg en état de résister aux insultes de ceux qui voudront se déclarer nos ennemis, et à cet effet d'ordonner la démolition des maisons situées en villes basses du dit Luxembourg, pour rendre ses fortifications de plus facile défense.».

Le pouvoir accorde un dédommagement aux habitants qui voudront reconstruire leur maison en la ville haute (emplacement gratuit et subside). Le plan de la ville haute est redessiné dans la perspective du redressement de 1554. En sortent directement la place d'armes,



Le bastion du Saint-Espirit dominant la basse ville du Gronn.

**Beschreibung**  
der Belägerung der Stadt  
**Luxenburg /**  
Durch die Königl. Französische Armee/  
Unter dem  
Herrn Marechal von Crequi;  
Darinnen ein eigentliche Erzählung enthalten / alles  
dessen was bey Belägerung und Ubergab dieser Stadt  
vergangen.  
Dazu auch eine Abbildung der Stadt und dero Belägerung  
gefügter worden.  
Aus dem Französischen überfetzt.



1712 1725 286 /  
Zu finden bey Johann Georg Decker. 1684

Le siège de Luxembourg (gravure  
de C. Decker, publiée à Hambourg).

la rue Monterey, la rue Chimay (du nom du gouverneur du duché), la rue Louvigny et la rue Beaumont (ingénieur du génie militaire). Le souvenir de cette restructuration se perpétue donc jusqu'à nos jours à travers les noms des rues.

A partir de ce moment-là la ville haute l'emporte définitivement sur la ville basse. L'espace de la troisième enceinte se remplit rapidement. Dès le milieu du XVIIIe siècle l'agglomération se heurte à la barrière en pierre que forment les nouveaux bastions qu'il n'est plus question de pousser vers l'Ouest pour donner de l'air à la ville. Celle-ci est devenue la prisonnière de son corset militaire.

### LE GRAND TOURNANT DE 1684 OU LES CONSEQUENCES D'UN SIEGE

Le traité des Pyrénées (1659) n'est pour la France qu'un prologue. La possession des forteresses de Thionville et de Montmédy lui facilite l'accès de Luxembourg. Dans l'immédiat l'intérêt de la diplomatie française est cependant détourné vers le Nord-Ouest. La guerre de dévolution (1660) lui rapporte quelques villes flamandes (p.ex. Lille et Douai), la guerre de Hollande (1672-1678) la Franche-Comté ainsi que Valenciennes, Maubeuge, Ypres et Cambrai. Un véritable bouclier protégeant la capitale







Sébastien Le Prestre de Vauban (1633-1707), commissaire des fortifications, maréchal de France, artisan de la prise de Luxembourg en 1684 (dessin anonyme, Musée du Louvre).

Le siège de Luxembourg en 1684.

est ainsi mis en place. Louis XIV peut donc de nouveau se tourner vers le front de l'Est. Il établit des chambres de réunion (l'une à Metz, l'autre à Brisach), chargées d'interpréter à leur façon les derniers traités de paix. Ceux-ci avaient cédé à la France certains territoires avec leurs dépendances qui étaient évidemment celles du moment. La diplomatie française ne l'entend pas ainsi et recherche ces dépendances dans un passé lointain, remontant jusqu'aux Mérovingiens. En 1681, la France s'empare de Strasbourg et réclame la majeure partie du duché de Luxembourg sur la base de son interprétation du traité des Pyrénées. Les soldats français occupent le comté de Chiny (Virton), puis s'installent dans la vallée de la Moselle et réclament Echternach, Diekirch, Vianden, Clervaux, Bastogne, Durbuy etc. Un habitant de Chiny, interrogé sur l'étendue du comté, donne une réponse pleine d'humour qui caractérise bien les méthodes de Louis XIV : «Vous prétendez à Metz que le Comté est la moitié du monde

et que l'autre moitié en dépend.». En attendant, les Espagnols n'ont guère les moyens de s'opposer aux convoitises françaises et se tiennent cois derrière les redoutes et contre-redoutes de Luxembourg. L'étau se resserre lentement mais inexorablement. Le 20 décembre 1683, les hommes du maréchal Créqui apparaissent enfin sur les hauteurs du Fetschenhaff où ils mettent en place leurs batteries. Du 22 au 25 ils bombardent la ville puis, à la surprise générale, se retirent. Ils reviennent au printemps 1684, en nombre cette fois-ci, avec la ferme intention d'en découdre. Créqui commande les troupes tandis que le maréchal Vauban, commissaire général des fortifications, dirige les opérations du siège. Aux 21 000 soldats français, le gouverneur Chimay ne peut opposer que 4 000 hommes, bien abrités derrière des remparts imposants. Deux volontés contradictoires s'affrontent du côté français. L'impatience des responsables à Versailles (Louis XIV et Louvois, ministre de la Guerre) qui veulent en finir le plus vite possible et le métier de Vauban, le spécialiste, qui procède avec système et méthode. Comme le temps manque pour réduire la forteresse par un blocus, il faudra donc l'attaquer de front, de plusieurs côtés à la fois. Des tranchées en zig-zag sont creusées : à partir de l'actuelle allée Scheffer

*Luxembourg le 29<sup>e</sup> août 1684,  
Vauban*





jusqu'au lycée Robert Schuman ; sur la hauteur du Kirchberg, face au pont Charlotte et sur l'emplacement des futurs Trois Glands. Du Fetschenhaff une tranchée descend vers la Rum. Le 8 mai 1684, les canons français ouvrent le feu, les uns à partir de l'endroit où se trouve aujourd'hui l'ambassade des Etats-Unis, les autres du haut du Kirchberg. Le tir est concentré sur les forts Berlaimont et Marie.

L'artillerie installée sur le Fetschenhaff bombarde le Bock. Les Français réussissent même à installer quelques canons sur le plateau d'Almënster. Les dégâts causés aux fortifications mais aussi aux bâtiments civils

sont considérables. Les Espagnols, bien qu'inférieurs en puissance de feu, se défendent avec courage. La méticulosité de Vauban énerve Créqui qui voudrait lancer l'assaut au plus vite. Louvois ne cesse d'harcéler Vauban. Le 14 mai : « Mandés-moi en confidence combien vous donnés encore de temps aux assiégés à rester à Luxembourg. ». C'est que la prise de Luxembourg doit être le triomphe du roi et celui-ci serait amoindri par un long siège. Vauban qui est économe de la vie de ses hommes répond non sans ironie : « Quand je verrai jour à pouvoir vous faire des propositions sur l'avenir avec quelque apparence

de certitude, je ne manquerai pas de le faire ; mais trouvez bon que je ne m'érige pas en mauvais astrologue.

Il y a de certains événements dont Dieu seul sait le succès et le temps qu'ils doivent arriver. ».

Les 19 et 20 mai, les Français s'emparent des redoutes placées devant les bastions Marie et Berlaimont.

Le 27, ils s'attaquent aux murs de ces derniers. Des sapeurs réussissent à creuser des galeries à partir desquelles ils font exploser des mines qui emportent des pans entiers des fortifications. Le 31, le gouverneur Chimay est obligé de retirer ses troupes de la première ligne du front. La

situation des Espagnols est désespérée. Le lendemain 1er juin, le gouverneur demande à connaître les conditions d'une capitulation qui, après quelques atermoiements espagnols et une reprise des hostilités est signée le 3 juin 1684.



Célébration de la prise de Luxembourg.

Le bombardement de 1683 et le siège de 1684 ne sont pas passés inaperçus de l'opinion publique internationale (qui n'a évidemment pas la dimension de celle d'aujourd'hui). Pendant le siège même qui s'étend de l'arrivée des Français devant Luxembourg (30 avril) à la capitulation (3 juin) et tout de suite

après, des feuilles volantes illustrées sont publiées en allemand, en néerlandais et en français. Elles racontent sur un ton quelque peu racoleur le côté sensationnel de ces événements : la formidable forteresse de Luxembourg assiégée par l'armée du plus puissant des rois. Il y est question «der Weltberuffnen Spanisch-Niederländischen Stadt und Vestung Luxemburg» ou de «das viel - bekriegte und unlängst besiegte Luxemburg».



Luxembourg enfin tombée ! Vauban exulte. Il écrit à Louvois : «Voici enfin ce terrible Luxembourg réduit au point que vous désiriez. Je m'en réjouis de tout cœur pour le grand bien qui reviendra au service du roi. C'est la plus belle et la plus glorieuse conquête qu'il ait jamais faite en sa vie et celle qui lui assurera le mieux ses affaires

de tous côtés». Voilà Luxembourg possession française ! Cette fois-ci pour de bon. Deux opérations nous le montrent. La France louisquatorzienne met en branle toute une machinerie de propagande dont la fonction principale est d'exalter la gloire du roi.

Parallèlement elle s'attache à relever Luxembourg de ses ruines et à renforcer, sous la direction de Vauban même, les fortifications de la place afin de la rendre vraiment inexpugnable. Commençons par la première opération.

La prise de Luxembourg est amplement exploitée par la propagande française. Devant le monde «étonné» (lire l'Europe stupéfaite) il convient d'étaler la grandeur de Louis. Les gazettes de France chantent sa toute-puissance. De nombreuses médailles sont frappées pour exalter la gloire de «Ludovicus Magnus» mais aussi la «Securitas Provinciarum». La France se sent à l'abri car le dernier chemin d'accès à la maison France a été barré aux ennemis (Ultimo Aditu Hostibus Intercluso). Les almanachs royaux pour l'année 1685 sont consacrés à la prise de Luxembourg. Les graveurs en font un de leurs motifs préférés. Tous ne sont pas de grands artistes. Beaucoup se contentent de reproduire des vues fantaisistes de la ville. Les gravures de Van der Meulen font exception tant par leur qualité artistique



Scène guerrière du siège de 1684  
(extrait de l'almanach royal de 1685).

Le Prince de Chimay (1619-1675),  
défenseur de la forteresse contre Vauban.



Jean Racine (1639-1699), en sa qualité d'historiographe du roi, a accompagné Louis XIV à Luxembourg (1687). Dans un poème il exalte la prise de la ville, qualifiée de «roc sourcilleux».



Tour dite de Vauban au Pafendall. C'est Vauban qui inclut cette ville basse dans la forteresse (lithographie de J. Curot).

La prise de Luxembourg d'après l'almanach royal.

que par leur fidélité topographique. Mais en ce grand siècle de la littérature française classique les écrivains ne pouvaient rester indifférents à l'événement. Tous les poèmes ne sont pas des chefs-d'œuvre, tel ce quatrain anonyme, paru dans le *Mercurie Galant* : «Luxembourg, par son nom, est ville de lumière, Mais ce nom ne lui donne un éclat sans pareil, Que lorsque, pour briller de sa clarté première, Vaincue, elle se rend à Louis, son soleil.».

ou ce madrigal de Vertron, pourtant historiographe du roi :

«Pourquoi résistai-tu  
A de puissants efforts  
d'un héros invincible,  
Fier Luxembourg ?  
Voilà ton orgueil battu :  
Tu savais qu'à Louis rien  
n'était impossible ;  
Mais si ta résistance a sauvé  
ton bonheur,  
Confesse en même temps  
qu'elle augmente sa gloire.  
Réjouis-toi de sa victoire.  
Ta prise désormais fait ton bonheur.».

Ces méchants vers sont aisément rachetés par ceux que le plus grand poète du siècle a consacrés à l'événement :

«Ses ennemis offensés de sa gloire,  
Vaincus cent fois et cent fois suppliants,

*En leur fureur de nouveau s'oubliant,  
Ont osé dans ses bras irriter la Victoire.  
Qu'ont-ils gagné, ses esprits orgueilleux,  
Qui menaçaient d'armer  
la terre entière ?  
Ils ont vu de nouveau resserrer  
leur frontière.  
Ils ont vu ce roc sourcilleux,  
De leur orgueil l'espérance dernière,  
De nos champs fortunés devenir  
la barrière.».* (Jean Racine)

Pas de doute sur le plan international Luxembourg existe à travers sa forteresse, son «roc sourcilleux». Passons à la seconde opération, la mise en valeur de la forteresse de Luxembourg. La France a le temps devant elle - elle le croit du moins - puisque deux mois après la prise de Luxembourg l'empereur Léopold Ier, le roi d'Espagne Charles II et le roi de France Louis XIV concluent à Ratisbonne une trêve de vingt ans sur la base de la situation donnée. Vauban se met au travail en parfait expert. Ne connaissait-il pas mieux que quiconque les faiblesses de la forteresse qu'il avait su exploiter habilement lors du siège ? Il fallait absolument renforcer le front de la plaine (côtés Ouest et Nord). C'est pourquoi il décide de créer une nouvelle ceinture fortifiée en avant des bastions traditionnels (Josse, Camus, Marie, Berlaimont, c'est-à-dire de l'intersection des bds Roosevelt et Royal à l'intersection de la rue

par l'Armée du Roy  
Commandée par M<sup>r</sup> le Ma<sup>r</sup> de Créquy  
le 27 May 1684



M<sup>r</sup> le Mar<sup>q</sup> de Créquy

M<sup>r</sup> le Pr<sup>in</sup>ce de Conty

M<sup>r</sup> le Ma<sup>r</sup> de Créquy

Camp à l'entrée de la ville

GENNES FOUROYEE  
par le Roy, commandée par  
M<sup>r</sup> de Créquy le 27 May 1684

PAR L'ARMEE NAVALE  
M<sup>r</sup> du Dain  
par 1300 Bombes

LES SEIGNEURS DE LA VILLE

LES SEIGNEURS DE LA VILLE

des Bains et de la côte d'Eich). Cette ceinture qui occupe la quasi - totalité de la largeur du parc actuel, comprend les forts de Pierre, Lambert, Vauban (emplacement de la villa du même nom), Royal et Berlaimont (nom que portait déjà le bastion par lequel les Français avaient forcé l'entrée de la ville en 1684).

Les bombardements français à partir des hauteurs du Pafendall et du Fetschenhaff avaient mis en évidence la fragilité de la forteresse face à la puissance de feu des canons.

Il fallait donc s'assurer du contrôle de ces emplacements. Sur les hauts du Pafendall il fait construire les forts de Haut- et Bas Grunewald en incluant par là ce faubourg définitivement dans l'enceinte fortifiée. L'accès par la vallée est fermé par des portes, notamment celles dites d'Eich et des Bons Malades qui subsistent toujours. Le ravelin de la Rum et la redoute du Parc montent la garde au Fetschenhaff. Par ces constructions, Vauban vise à rendre impossible un bombardement tel que lui l'avait infligé à la ville en 1684. Pour bien marquer la valeur qu'il attache à la nouvelle conquête, Vauban fait construire d'importantes casernes afin de pouvoir y loger, en temps de paix, une garnison suffisante sans trop importuner la population: au Pafendall, sur la Rum et sur le plateau du Saint-Esprit. Pour la bourgeoisie de

la ville c'est un soulagement notable. L'habitant de la ville d'aujourd'hui imagine-t-il l'obligation de loger chez lui trois ou quatre soudards - car c'est bien ainsi qu'il faut qualifier les mercenaires des XVIe et XVIIe siècles. Plusieurs de ces casernes, purement utilitaires dans leur destination, subsistent aujourd'hui et font partie de notre patrimoine architectural. Quelle caserne du XXe siècle pourrait prétendre à ce sort ?

De grands travaux de restauration et de restructuration des bâtiments civils et religieux sont entrepris en parallèle. En 1687, Louis XIV en personne, accompagné de Mme de Maintenon et de son historiographe Racine, vient admirer sa conquête. Il se montre généreux à l'égard de la ville, malmenée par ses troupes.

L'importance des travaux réalisés attire de nombreux artisans étrangers que Louis XIV encourage à rester. Les indices sont donc nombreux qui indiquent que la France pensait s'être établie à Luxembourg pour de bon. Mais dans les relations internationales le rapport des forces est toujours un élément déterminant. L'empereur avait réussi à unir dans une coalition dite «ligue d'Augsbourg» les rois d'Espagne et de Suède ainsi que de nombreux princes allemands. Unis, ces princes ne vont plus accepter les empiètements auxquels Louis XIV



Casernes construites par Vauban sur le plateau de la Rum (1685). Elles servent aujourd'hui d'hospice pour vieillards.

semblait avoir habité l'Europe. En 1688, la guerre éclate. Au même moment la révolution anglaise amène Guillaume d'Orange sur le trône et l'Angleterre dans le camp opposé à la France. Cette dernière est donc seule contre tous. Pendant neuf ans elle soutient un combat difficile qui malgré d'étincelantes victoires finit par l'épuiser. De plus, la perspective de la succession d'Espagne se précise. La France a intérêt à sortir du guêpier de cette guerre. Ainsi s'explique qu'au traité de Ryswick (1697) Louis XIV rend le Luxembourg à l'Espagne. Un intense débat interne a eu lieu autour du sort de Luxembourg. Puisqu'il faut faire des concessions, faut-il les faire en Flandre ou au Luxembourg ? Il est intéressant de connaître l'avis de Vauban, orfèvre en la matière, lui qui pense que Luxembourg «peut passer pour une des meilleures places de l'Europe». Il donne priorité aux places en Flandre (Condé, Ypres etc.) mais pense qu'il ne faut rendre Luxembourg «qu'à condition d'une démolition totale qui ne laissât pierre sur pierre dans toute l'étendue de la fortification, vieille et nouvelle ; autrement il ne faut jamais la rendre.». A-t-on flôlé un démantèlement de la forteresse avec une avance de 170 ans ? Solution inacceptable pour l'Espagne. La France doit se résigner à rendre Luxembourg avec sa plus-value

militaire. L'argument économique - la pauvreté du pays - a également joué, car selon Vauban «la seule Châtellenie d'Ypres vaut plus de revenu que toute la province de Luxembourg». Le roi d'Espagne Charles II laisse par testament la totalité de son héritage - et donc aussi le duché de Luxembourg - à un petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou. L'empereur en faisant valoir les droits de son fils, le futur Charles VI, déclenche la guerre de la succession d'Espagne (1701-1714). Fort des droits de son petit-fils Louis XIV fait entrer les troupes françaises dans la ville de Luxembourg. Cette présence dans une forteresse réputée maintient l'ennemi à distance, mais le pays souffre du passage des armées et de contributions militaires. Les traités de paix d'Utrecht et de Rastatt (1713-1714) prévoient le partage de l'héritage espagnol entre Philippe d'Anjou et Charles VI. Les Pays-Bas (avec le Luxembourg) passent aux Habsbourg d'Autriche.

**LA FORTERESSE SELON LES ALEAS DE LA CONJONCTURE INTERNATIONALE**

Pour le Luxembourg commence une nouvelle période que rien ne laissait pourtant prévoir à ce moment-là. A priori on pouvait s'attendre à ce que la traditionnelle rivalité entre les Habsbourg - désormais c'est

**T A R I F.**

*De la somme en argent faite au Grand, & des Sommes à payer annuellement par chaque lieu.*

CHARGES	Comptes		Après déduction
	Quatre-vingt	Cent	
Cité de L.	8	1	100
Luxembourg Général	4	1	80
Majeur	4	1	60
Assésés	8	1	33
Andoien	2	1	47
Receveur des Comptes & Chanceleries.	2	1	47
Assésés	4	1	33
Chancelier Majeur	4	1	33
Chancelier de Basaille	1	1	25
Capitain	2	1	47
Entrées & Pénalités	2	1	33
Finances, Chirurgie, Montreurs etc. etc.	1	1	33

*Le Préfet Noyon, ministre de ce Royaume, relate, que le 10 Mars 1701, le Préfet de la nation accablée à un jour de l'année, l'Assemblée de 1701, sous 1701, Paris, France, etc.*

**Servitudes de la forteresse. Les cadres de la garnison sont toujours logés chez les particuliers.**



La forteresse de Luxembourg au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle (Plan de Peter Martell, Londres vers 1745).

un Habsbourg d'Autriche qui est installé à Luxembourg - et les Bourbons se perpétue. Effectivement les deux puissances s'observent en chiens de faïence dans une vigilance soupçonneuse. Aux yeux des Habsbourg d'Espagne, Luxembourg reste un bastion de toute première importance pour la défense des Pays-Bas. En toute logique ils

renforcent et étendent le réseau fortifié de la forteresse. C'est une perpétuelle fuite en avant, mais l'évolution de l'art de la guerre l'exige. Ce qui frappe, c'est l'ampleur des travaux exécutés tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle avec toutefois un ralentissement au cours de la seconde moitié. Jamais auparavant à Luxembourg des travaux de fortification n'ont été exécutés





avec autant d'esprit de suite et sur une aussi longue durée. Ce sont ces travaux qui vaudront à Luxembourg le surnom de Gibraltar du Nord. L'arrivée à Luxembourg du colonel-ingénieur de Beauffe donne le véritable coup d'envoi. On peut distinguer deux approches. La première consiste à terminer les travaux entamés par Vauban, à consolider et à élargir

les ouvrages en place, notamment sur le front de la plaine. La seconde, à élargir le rayon des fortifications en créant de nouvelles fortifications sur les hauteurs environnantes. Signalons sur le plateau Bourbon, le long de la vallée de la Pétrusse, les forts de Bourbon, Elisabeth, Wallis et Neypperger; en avant de la plaine, toujours du côté de la Pétrusse, la redoute Rheinsheim

**Le fort Thungen, familièrement appelé «les Trois Glands», construit au cours des années 1730.**



La forteresse de Luxembourg vers 1790 (par Noël). Vue du Verluerekascht.

(emplacement du Convict). Sur les hauteurs, vers l'Est, que Vauban avait déjà fortifiées seront construits, en avant des ouvrages existants, les forts d'Olizy - où seront enfermés en 1798-1799 les malheureux «Klëppelmänner» - et Thungen (Trois Glands). Un carcan gigantesque enserme un espace urbain qui ne dépasse toujours pas l'aire définie par la troisième enceinte (XIVe siècle). L'envergure des fortifications est telle qu'elle bloque pour de bon l'avenir de la ville. Les ingénieurs militaires créent tout un réseau de casemates, notamment à l'intérieur des rochers du Bock, qui forment aujourd'hui une attraction touristique de premier ordre. D'autres casemates s'étendent du fort Pierre (palais épiscopal actuel) jusqu'à la citadelle du Saint-Esprit. Certains forts dont notamment celui de Berlaumont sont munis de casemates qui renforcent considérablement la position des défenseurs. Prendre la ville d'assaut à la manière de Vauban deviendra un exercice périlleux. Notons encore, à cause de son élégance, la construction du pont du château qui relie le Bock au promontoire du marché-aux-poissons. Les constructions militaires ralentissent pendant la seconde moitié du siècle, en grande partie parce que la conjoncture internationale a changé. En 1756, l'Europe étonnée assiste à un spectaculaire renversement des

alliances : la France s'allie à l'Autriche contre la Prusse et l'Angleterre. Pour le Luxembourg c'est une aubaine, car il sort ainsi de la rivalité dynastique entre Valois-Bourbons et Habsbourg qui dure depuis deux siècles et demi. Du coup la forteresse de Luxembourg perd de son intérêt stratégique. Les bonnes relations franco-autrichiennes s'expriment à travers deux conventions frontalières (1769 et 1779) qui règlent un contentieux territorial qui date de la paix des Pyrénées (1659). La frontière franco-luxembourgeoise que la France avait jusque-là avancée unilatéralement à la hauteur de Howald-Hesperange, est ramenée à la hauteur de Mondorf-Frisange, c'est-à-dire au tracé qui est encore le sien aujourd'hui. L'année 1789 entraîne de nouveaux bouleversement qui ne manquent pas d'affecter la forteresse. Avant d'aborder la Révolution française il importe de montrer l'impact d'un autre mouvement bien plus modeste qui se déroule pour ainsi dire à l'ombre de la France, la révolution brabançonne. Les Pays-Bas s'étaient révoltés contre la politique modernisatrice de l'empereur Joseph II, notamment en matière religieuse. Les insurgés chassent de Bruxelles les troupes autrichiennes qui se retirent sur la forteresse de Luxembourg. Le duché de Luxembourg est, en effet, la seule province des Pays-Bas à ne pas avoir pris part à la révolte.

Les raisons de cette abstention sont essentiellement de nature religieuse, car les idées de Joseph II en la matière, choquantes au Brabant, ne l'étaient pas au Luxembourg. Il y avait, sans doute, aussi des raisons militaires. En effet, comment bouger dans ce véritable arsenal qu'est la ville ? Les insurgés brabançons parlent bien de marcher sur Luxembourg, mais leurs troupes mal disciplinées s'arrêtent sagement à la hauteur de la ville de Marche. On les voit mal se frotter aux forts du Gibraltar du Nord. Mais faute de pouvoir s'emparer de Luxembourg, leur mouvement est condamné, car la maîtrise de cette forteresse permet aux troupes autrichiennes de préparer et de lancer la riposte qui au printemps 1790 aboutit à la reconquête des Pays-Bas. La guerre qui éclate en 1792 entre la France révolutionnaire et les puissances conservatrices (Empire et Prusse) bouleverse de nouveau la situation : elle n'est plus de nature dynastique mais idéologique. Luxembourg est de nouveau en première ligne. C'est à partir de la ville que les troupes alliées, notamment prussiennes, se lancent à l'assaut. J.-W. Goethe, esprit curieux, a tenu à être de la partie. On lui doit une description et des dessins de la forteresse qui ne manquent pas d'intérêt. L'écrivain est frappé par la beauté du site et par l'enchevêtrement extraordinaire et donc fascinant des

redoutes, ravelins, réduits, cavaliers, demi-lunes, lunettes, bastions et forts («Hieraus entstand nun eine Verkettung unübersehbarer Bastionen, Redouten, halber Monde und solches Zangen- und Krakelwerk, als nur die Verteidigungskunst im seltsamsten Falle zu leisten vermochte.»). On sait que les envahisseurs sont arrêtés à Valmy (20 septembre) et refluent sur Luxembourg. Désormais l'initiative des opérations appartient aux révolutionnaires.

La lutte pour la maîtrise des Pays-Bas se déroule plus au Nord, celle pour la domination du Rhin plus au Sud. La stratégie des belligérants délaisse la forteresse de Luxembourg. Certaines parties du duché, notamment le Sud (Dudelage et Esch), souffrent d'incursions françaises, une petite bataille se déroule même à Arlon (17 avril 1794) mais les Français attendent d'être installés sur le Rhin avant de régler le sort de la forteresse. Le siège commence le 21 novembre 1794. En fait il s'agit plutôt d'un blocus. Malgré des bombardements, l'assiégeant n'essaye à aucun moment de prendre la ville d'assaut comme l'avait fait Vauban. Sans espoir de secours, affamée et démoralisée, la garnison commandée par le feld-maréchal Bender, capitule le 7 juin 1795.

La forteresse avait beau avoir une réputation d'être inexpugnable,



Siège de Luxembourg (1794-1795) par les troupes de la France révolutionnaire. Gravure d'Emile Lejeune d'après un tableau de Renoux.



Luxembourg en 1814  
(gravure de C.W. Selig).

sa valeur militaire dépendait avant tout de l'environnement général. Sa longue résistance avait certes fixé une troupe française importante, mais à défaut d'une tentative autrichienne de dégagement, son sort était réglé d'avance. Le duché de Luxembourg est transformé en département français alors que la frontière de la France est établie sur le Rhin. La forteresse perd en importance, est même déclassée. Sa garnison est composée de convalescents, ses ouvrages sont mal entretenus. La guerre se déroule au loin. Les Luxembourgeois de l'époque n'ont pas dû s'en plaindre sauf que l'insatiable Napoléon s'en prend à leurs fils pour poursuivre ses rêves de grandeur. Ceux-ci se dissipent à Moscou fin 1812. Lors de la longue retraite de l'empereur, Luxembourg risque d'être ramenée en première ligne. Les troupes alliées passent le Rhin le 1er janvier 1814 et traversent le Luxembourg une semaine plus tard. Elles laissent sur place un détachement de soldats hessois pour bloquer la ville. Le gros des effectifs continue la marche sur Paris où les Alliés entrent le 31 mars. Napoléon abdique le 6 avril à Fontainebleau alors que la garnison française à Luxembourg tient toujours. Il ne lui reste qu'à capituler. Une fois de plus la forteresse a été court-circuitée, isolée et pour ainsi dire réduite à l'impuissance.

Il est quand même curieux de constater que le Gibraltar du Nord n'a joué qu'un rôle mineur au cours de ces années de guerre 1792-1815 qui ont bouleversé l'Europe continentale. Une fois de plus la géopolitique a été déterminante. A l'encontre du site géographique, constant en règle générale, la position géopolitique évolue en fonction de certains facteurs dont le plus important, dans le cas du Luxembourg, est l'état des relations internationales. Le Congrès de Vienne en fournit une démonstration éloquent.

#### UN ETAT NE D'UNE FORTERESSE ?

Quand l'empire de Napoléon Ier s'écroule, la France doit rendre gorge. Elle est ramenée, grosso modo, à la frontière de 1792. Dans la mesure du possible, les territoires conquis par la France doivent être restitués à leurs anciens propriétaires. Les diplomates européens réunis à Vienne en 1815 se chargent de réorganiser la carte politique de l'Europe selon quelques grands principes : la légitimité, le droit aux compensations, la surveillance de la France, trublion récent et donc de nouveau en puissance. Comme les Habsbourg ne tiennent pas à récupérer les anciens Pays-Bas, ils obtiennent la Lombardie et la Vénétie, autrement plus intéressantes. Les Pays-Bas (avec la principauté

de Liège) devenus disponibles sont tout simplement unis aux Provinces-Unies pour former un grand royaume des Pays-Bas, confié à la dynastie des Orange-Nassau. Normalement, l'ancien duché de Luxembourg aurait dû en faire partie. Il en est pourtant détaché pour former un Etat séparé sous la forme d'un grand-duché.

Pourquoi cette décision étonnante à bien des égards ?

Une des explications se trouve justement dans le principe des compensations. La Prusse qui a cédé des territoires polonais à la Russie demande en compensation la Saxe et, devant l'opposition de l'Autriche, obtient la Rhénanie - Westphalie. Or dans ce dernier territoire se trouvent quelques petites principautés (Dillenburg, Siegen, Hamar et Dietz) qui font partie du patrimoine des Orange-Nassau. Ces derniers ont donc droit à un dédommagement territorial qui sera le grand-duché nouvellement créé. Entre le Luxembourg et les Pays-Bas il y a donc une union personnelle.

Un deuxième facteur entre encore en ligne de compte, la forteresse de Luxembourg. La Prusse aurait bien voulu l'acquérir mais les autres puissances la trouvent trop gourmande. La création d'un Etat luxembourgeois permet de tourner cette difficulté. Le nouveau grand-duché (6900 km<sup>2</sup>)

ne serait évidemment pas en mesure de maîtriser un outil militaire de cette envergure. Les diplomates font donc entrer le Luxembourg dans la Confédération germanique - elle aussi nouvellement créée - ligue d'une quarantaine d'Etats pratiquement indépendants. Une garnison prussienne s'installe dans la ville de Luxembourg au nom de la Confédération.

A partir de 1815 la forteresse est indubitablement tournée contre la France. Elle acquiert donc une importance qu'elle avait perdue au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et des années napoléoniennes. En cas de tensions ou d'affrontements franco-prussiens elle se trouvera forcément en première ligne. Il n'est donc pas étonnant que les autorités fédérales (lire : prussiennes) aient continuellement essayé d'améliorer les fortifications. Ces travaux ne s'arrêtent pour ainsi dire pas avant 1867. Retenons, à titre d'exemple, la construction d'un grand hôpital (actuelles Archives nationales), de nouveaux magasins, dépôts et entrepôts. Trois nouveaux forts sont construits sur les hauteurs qui environnent la ville : le fort du Parc qui surplombe Clausen, le fort du Moulin en avant sur le Fetschenhaff et le fort Wedell (entre la gare et la rue de Strasbourg).

Le rôle de la forteresse apparaît bien à travers la crise que la Révolution belge



Luxembourg en 1833 (lithographie de Brickebois d'après J.- B. Fresez).

déclenche en 1830. Le Luxembourg dans son ensemble rallie le camp révolutionnaire à l'exception de la capitale où la garnison prussienne empêche la population de bouger. Le roi grand-duc Guillaume Ier réussit donc à y maintenir sa souveraineté. C'est là un atout précieux dans sa main quand les grandes puissances se réunissent à Londres en 1831 pour décider de l'avenir de la Belgique et du Luxembourg. La première obtient le statut d'un Etat indépendant et neutre tandis que le second est partagé: la partie occidentale est intégrée dans la Belgique, la partie orientale reste au roi grand-duc comme Etat à part. Cet arrangement n'entre dans les faits qu'à la suite du traité de Londres de 1839. La forteresse a joué un rôle important dans ces événements. La Belgique aurait voulu garder le Luxembourg dans sa totalité mais la forteresse s'est révélée un obstacle de taille à la réalisation de ce vœu. Elle a donc pesé lourdement dans le sens du partage mais par là se trouve aussi à l'origine de l'indépendance du grand-duché dans sa forme actuelle (2586 km<sup>2</sup>). L'Etat luxembourgeois est désormais nettement séparé de la Belgique et des Pays-Bas. Il reste toutefois membre de la Confédération germanique. Pour la capitale du jeune Etat, la forteresse fédérale est une servitude. Les services administratifs s'installent

tant bien que mal dans une ville à l'espace étroit où les bâtiments les plus spacieux sont entre les mains des autorités militaires prussiennes. Ce sont ces dernières qui imposent l'emplacement pour la gare: à l'extérieur de la forteresse - et non à l'intérieur comme l'avaient souhaité les autorités luxembourgeoises - mais à l'intérieur du rayon militaire. La gare elle-même ainsi que les bâtiments des environs sont construits en bois afin de faciliter leur destruction à l'approche d'un ennemi.

La gare, inaugurée en 1859 avec le chant du «Feierwon», est reliée en 1861 à la ville par un pont, communément appelé «passerelle». C'est une ouverture de la ville sur l'extérieur, sur ce magnifique plateau qui s'étend au-delà de la vallée de la Pétrusse. Hélas, les exigences des militaires gâchent toutes les perspectives: pas de construction en dur sauf celle d'un grand fort pour surveiller l'espace de la gare. Le fort Wedell est à peine terminé (1864) qu'une grave crise franco-prussienne vient tout remettre en cause. La guerre austro-prussienne de 1866 qui se termine par la victoire-éclair de la Prusse à Sadowa entraîne la dissolution de la Confédération germanique et la création d'une Confédération de l'Allemagne du Nord - malgré son nom un Etat fédéral - sous la direction de la Prusse.



L'obligation de construire la gare de Luxembourg (1859) hors des murs entraîne la construction d'un viaduc qui a fini par s'intégrer dans le paysage (extrait d'une gravure de Nicolas Liez (1809-1892).

La porte de Thionville, seule entrée dans la ville en venant du Sud, d'après J.- B. Fresez 1841 (tableau appartenant à la reine des Pays-Bas).





Luxembourg au moment du traité de Londres (1867) qui décide le démantèlement des fortifications (gravure de Katow dans «Le Monde Illustré», Paris).

Les travaux de percement, avenue Monterey (1868).

Le Luxembourg en profite pour prendre ses distances face à une Allemagne en train de s'unir et n'entre pas dans la nouvelle Confédération. L'ancienne ayant cessé d'exister, la présence de la garnison prussienne manque de toute base juridique. Au même moment l'empereur Napoléon III, à la recherche de compensations territoriales (face aux agrandissements de la Prusse), jette son dévolu successivement sur la Belgique, le Palatinat et le Luxembourg. De

ces trois convoitises, la dernière semble soulever le moins de problèmes puisque le roi grand-duc Guillaume III est disposé à céder son grand-duché contre une indemnité financière.

Après avoir longtemps tergiversé, Bismarck s'oppose finalement à la demande de l'empereur. Tous les ingrédients d'une guerre franco-prussienne sont réunis au printemps 1867. Elle est évitée in extremis grâce à la conférence de Londres (11 mai 1867) où une solution de compromis a pu être trouvée: le grand-duché est déclaré Etat perpétuellement neutre sous la garantie collective des puissances signataires.

La Prusse retire sa garnison et la forteresse est démantelée. Voilà donc un trait final tiré sous une évolution commencée en 963. Luxembourg cesse d'être un camp militaire.

Jusqu'en 1867, le pays avait toujours été intégré dans un ensemble plus vaste (Pays-Bas espagnols ou autrichiens,



LA VILLE DE LUXEMBOURG I

France de Louis XIV ou de la Révolution, Confédération germanique) et n'avait pas la responsabilité de la forteresse. Le voilà, en 1867, petit Etat indépendant mais tout à fait incapable d'assurer des obligations militaires de cette envergure. Comme la rivalité franco-allemande excluait la solution d'une annexion, il fallait bien raser la forteresse. Bismarck avait entrevu cette solution très tôt (dès janvier 1867) mais devait encore amener l'état-major prussien à ses vues. En manœuvrant habilement, il arrive à obtenir des avis contradictoires sur la valeur militaire de la place de Luxembourg, ce qui lui permet de conclure qu'elle n'est plus d'un intérêt vital pour l'Allemagne. Dans le style qui lui est si caractéristique il note: «Für 200.000 Wallonen und eine bicoque wie die Festung Luxemburg werden wir den Krieg nicht beginnen....». Bicoque, pas tant que ça et Wallons pas du tout.





MANTELEMENT DES FORTIFICATIONS. — Brèche donnant passage à la rue Marie-Thérèse. — Croquis d'après nature par M. Gallérou.

Le chancelier de la Prusse sait évidemment que les Luxembourgeois sont germanophones. En les traitant de Wallons il fait allusion à leur francophilie qu'il connaît bien. Le traité de Londres (1867) représente une étape importante dans l'émancipation du pays. Comment les habitants de la forteresse, les principaux intéressés, l'ont-ils vu ? Plutôt par le petit bout de la lorgnette. Les commerçants pleurent la clientèle de la garnison, les propriétaires craignent de voir dégringoler le prix de leurs maisons et de leurs terrains. Une semaine avant la conférence de Londres, le conseil communal de la ville écrit à Guillaume III : « Mais si la neutralité qui nous menace, doit faire un mal incalculable au pays, elle serait encore plus fatale pour Votre capitale.... En effet, Sire, si la perte de la garnison, si la démolition de la forteresse, si ces projets qu'on prête

aux grandes puissances devaient se réaliser, il en serait fait à tout jamais de la prospérité de la capitale. » Ces prophéties de malheur, marquées du sceau de l'étroitesse d'esprit - remparts autour de la ville, murs dans les têtes - ne se réalisent pas. Bien au contraire, la ville libérée du corset militaire éclate ou, pour parler familièrement, s'éclate. Elle s'ouvre largement sur le front de la plaine et enjambe hardiment la vallée de la Pétrusse. Le demi-cercle allant des bastions Josse à Berlaimont se transforme en parc, peut-être conçu pour empêcher la chute du prix des terrains. De belles avenues le traversent : Porte neuve, Arsenal, Monterey, Marie-Thérèse. Le pont Adolphe permet de tracer une avenue majestueuse sur le plateau Bourbon. Ce n'est qu'à ce moment-là, au tournant des XIXe et XXe siècles, que Luxembourg devient la véritable capitale du grand-duché.

*Avec le démantèlement un corset saute.  
Percée de l'avenue Marie-Thérèse.*



Grâce à l'établissement de la Première Communauté Européenne, celle du Charbon et de l'Acier, à Luxembourg, "une petite ville est devenue un carrefour de l'Europe", selon un mot de Jean Monnet.

Pendant de longs siècles Luxembourg a été une redoutable forteresse, puis à cessé de l'être, brutalement, du jour au lendemain. La ville a eu du mal à trouver une nouvelle identité. Certes, elle peut désormais pleinement jouer son rôle de capitale du pays. Par la fusion des communes en 1920, Luxembourg s'émancipe territorialement. Et pourtant ! Elle ne retrouve pas une spécificité comparable à celle de la forteresse, le Gibraltar du Nord, qui avait tant impressionné d'illustres visiteurs tels Racine, Goethe, Hegel ou Michelet. A partir de 1867 elle est rentrée dans le rang, devenue une parmi d'autres petites et moyennes villes. Certes, la beauté du site que le démantèlement n'a pu entamer, impressionne toujours les touristes de passage. Mais où est la vocation de la ville ? On s'avance ici sur le difficile terrain des mythes dont on ne doit pas sous-estimer l'importance dans l'élaboration d'identifications collectives.

Sous ce rapport-là, la date du 24 juillet 1952 marque un tournant : Luxembourg devient lieu de travail de la première Communauté européenne, celle du charbon et de l'acier, et à terme (avec la décision du sommet d'Edimbourg, décembre 1992) une des trois capitales de l'Europe communautaire à titre définitif. S'y ajoutent la naissance et l'essor d'une place financière internationale à partir des années 1960. Luxembourg possède dès lors de nouveau un profil international. Une fois de plus, comme autrefois avec la forteresse, la réputation place la ville plus haut que nous le permettrait normalement sa taille.



